

Activités pédagogiques

Toutes les activités proposées peuvent être réalisées en classe entière ou en groupe classe.

En amont du spectacle

Objectifs : préparer la venue au spectacle, aiguïser l'appétit et créer un horizon d'attente, entrer dans l'univers de la pièce *Marie Stuart* de Friedrich von Schiller et / ou dans celui de Chloé Dabert.

Activité 1 - Découvrir un auteur : Friedrich von Schiller

Les élèves pourront, en petits groupes, écouter les capsules radiophoniques ou explorer les documents accessibles *via* le padlet, qui abordent la vie personnelle, le parcours littéraire et artistique de Friedrich von Schiller.

L'enseignant demandera aux groupes d'élèves de travailler sur un aspect de la vie, de l'œuvre ou du contexte de Friedrich von Schiller, puis de présenter leur travail sous forme d'un bulletin d'informations radiophoniques fictif du XVIII^e siècle, comme s'ils étaient des journalistes d'époque informant le public des événements culturels et politiques en lien avec Schiller.

Chaque groupe imaginera et enregistrera ou interprètera en direct un journal radiophonique de cinq minutes, avec un nom d'émission ou de station de l'époque (par ex. : *Radio Weimar*, *Le Point du Duché*, *Actualités de Mannheim 1780...*), un présentateur qui introduit le sujet, des chroniques, interviews fictives, brèves ou reportages sur le terrain (dans un théâtre, à la cour, dans une université...) et ce en empruntant un ton vivant, informé et parfois humoristique, tout en respectant la rigueur des contenus.

Voici les thèmes que les élèves pourront traiter :

1. La biographie de Schiller

Pistes de réponses attendues :

Schiller est né en 1759 dans le duché de Wurtemberg. Il commence par étudier la médecine, mais il abandonne rapidement pour se consacrer au théâtre. Il écrit plusieurs pièces importantes qui le rendent célèbre en Allemagne. Schiller devient l'un des plus grands auteurs de théâtre de son temps. Il est influencé par les idées du Sturm und Drang et du classicisme de Weimar. Il meurt en 1805 à Weimar.

2. Le contexte politique et historique de l'Allemagne au XVIII^e siècle

Pistes de réponses attendues :

À l'époque de Schiller, l'Allemagne est divisée en de nombreux petits États ou principautés, chacun ayant son propre prince ou duc. Ensemble, ces États forment ce qu'on appelle le Saint-Empire romain germanique, un empire affaibli qui vit ses dernières années. Dans beaucoup de ces États, le pouvoir est autoritaire : les princes contrôlent la vie politique, sociale et culturelle. La liberté d'expression est limitée, et la censure est très présente, surtout pour les œuvres critiques ou jugées dangereuses. En même temps, les idées des Lumières commencent à se diffuser et beaucoup d'intellectuels et d'écrivains allemands s'en inspirent. Schiller critique

fortement l'injustice et le pouvoir autoritaire dans sa première pièce, *Les Brigands*. Celle-ci est censurée, et l'auteur est interdit d'écrire. Pour continuer sa carrière, il doit fuir son duché et vivre dans d'autres régions plus tolérantes.

3. Les grandes œuvres de Schiller

Pistes de réponses attendues :

Friedrich Schiller a écrit plusieurs pièces de théâtre qui sont aujourd'hui considérées comme des œuvres majeures de la littérature allemande. Parmi les plus connues, on peut citer *Les Brigands*, *Don Carlos*, *Marie Stuart*, *Guillaume Tell*, *La Fiancée de Messine* et *La Pucelle d'Orléans*. Ses pièces abordent souvent de grands thèmes universels, comme la liberté, la justice, la révolte contre l'oppression, ou encore le conflit entre la passion et la raison. Schiller s'intéresse aussi à la tragédie historique, en mettant en scène des personnages célèbres confrontés à des choix difficiles et à des tensions politiques. À travers ses drames, il ne cherche pas seulement à raconter une histoire, mais aussi à faire réfléchir le public sur des questions morales, humaines et politiques. Son théâtre mêle donc action, émotion et réflexion, ce qui en fait toute la richesse et la force).

4. Le mouvement du Sturm und Drang et le romantisme allemand

Pistes de réponses attendues :

Le Sturm und Drang (ce qui signifie « tempête et passion ») est un mouvement littéraire allemand de la fin du XVIII^e siècle, porté surtout par de jeunes auteurs. Il met en avant la révolte contre les règles traditionnelles, la liberté du génie créateur, la force des émotions, l'amour de la nature et la passion. Les écrivains de ce courant veulent montrer des personnages forts, souvent en conflit avec la société. Parmi les auteurs les plus connus, on trouve Goethe, Schiller ou encore Lenz. Ce mouvement a inspiré le romantisme allemand, qui va plus loin encore en explorant la quête de l'absolu, le rêve, le mystère, et la spiritualité).

5. Le théâtre classique et le théâtre romantique

Pistes de réponses attendues :

Le théâtre classique, qui vient principalement de la tradition française, suit des règles strictes, celles des trois unités. Il exige aussi la bienséance, c'est-à-dire que tout ce qui est montré doit être convenable et ne pas choquer le public. Schiller, lui, ne respecte pas toujours ces règles. Il préfère écrire des histoires plus longues et plus compliquées, avec plusieurs personnages forts et passionnés. Il s'intéresse beaucoup à des événements historiques et à des sujets importants comme la lutte pour la liberté ou le conflit entre le destin et le libre arbitre. Ainsi, dans ses pièces, Schiller mélange la rigueur du théâtre classique avec la force des émotions et des passions, caractéristiques du romantisme et du mouvement Sturm und Drang. Ses tragédies poussent le public à réfléchir sur des questions profondes, comme la liberté individuelle, la justice, ou encore le rôle du destin dans la vie des hommes.

Chaque groupe d'élèves collectera les informations nécessaires et sélectionnera l'essentiel à transmettre aux auditeurs. Le travail sera diffusé ensuite à la classe ou lors d'un moment dédié.

Activité 2 – Plongée dans l'histoire : un personnage au cœur du spectacle

L'enseignant pourra conduire ses élèves à explorer la psychologie des deux reines, Marie Stuart et Élisabeth Ire, à travers un exercice d'écriture fictive. L'activité visera à développer leur capacité à mobiliser des connaissances issues de la pièce de Schiller et des recherches historiques pour construire un point de vue personnel et sensible, tout en s'appropriant le contexte politique, culturel et émotionnel des personnages.



Crédit Marie Liebig

Sujet proposé aux élèves :

Rédigez un extrait fictif du journal intime de Marie Stuart ou d'Élisabeth Ire, comme si vous étiez l'une de ces deux reines.

Vous exprimerez vos pensées personnelles (doutes, émotions, espoirs, colères...), vos dilemmes politiques ou moraux, votre vision de l'autre reine (adversaire, rivale, reflet, menace?) et vos aspirations ou votre peur du destin.

Inspirez-vous à la fois de la pièce de Schiller et des éléments historiques recueillis lors des recherches sur le padlet. Vous pouvez situer ce journal à un moment clé (veille de l'entrevue dans la pièce, condamnation à mort, prise de pouvoir...).

Avant d'aborder l'écriture créative, il est essentiel de proposer aux élèves une phase préparatoire leur permettant de mieux cerner les personnages historiques et le contexte de la pièce. Cette étape combine lecture, écoute et recherche documentaire.

Les élèves seront ainsi amenés à lire des extraits choisis de la pièce *Marie Stuart* de Friedrich Schiller, afin d'identifier les enjeux dramatiques, le conflit entre les deux souveraines, leurs discours, ainsi que les représentations contrastées de leurs caractères ; à écouter des capsules radiophoniques ou des podcasts proposés sur le padlet, présentant la vie, la personnalité et les choix politiques de Marie Stuart et d'Élisabeth Ire, dans une approche à la fois narrative et historique ; à consulter un ensemble de documents biographiques (articles, extraits historiques, fiches synthétiques) pour approfondir leur connaissance du contexte réel : divisions religieuses, enjeux de pouvoir en Europe, condition des femmes au XVI^e siècle, tensions entre monarchie absolue et légitimité dynastique, etc.

Cette triple approche permet de croiser les regards littéraire, historique et politique, et constitue une base solide pour alimenter l'écriture fictive du journal intime.

Activité 3 - Entrer dans la pièce par la voix : comprendre en jouant

Afin de permettre aux lycéens de mieux appréhender les tensions dramatiques à l'œuvre dans *Marie Stuart* de Friedrich von Schiller, l'activité pourra prendre la forme d'un atelier de pratique artistique, au cours duquel les élèves seront invités à mettre en voix — et éventuellement en gestes — des extraits choisis de la pièce.

Dans un premier temps, une lecture expressive en classe d'un extrait de l'acte III, scène 4, permettra une mise en voix attentive au ton, au rythme et aux intentions des personnages. Cette lecture servira de point de départ à une analyse collective ou en petits groupes, à partir d'un relevé de répliques clés.

Cette scène, totalement inventée par Schiller — les deux reines ne se sont jamais rencontrées dans la réalité — constitue un moment central de la pièce. Elle condense avec force les tensions politiques, personnelles et symboliques qui traversent l'œuvre. Le dramaturge y met en scène le face-à-face tant attendu entre Marie Stuart et Élisabeth Ire, deux figures de pouvoir opposées, incarnant des conceptions différentes de la royauté, de la légitimité et de la féminité.

Cette séquence de travail permet d'aborder plusieurs enjeux :

- Le rapport de force : le dialogue met-il en scène une confrontation inégale entre les deux reines ?
- Le jeu des masques : quelles stratégies sont mises en œuvre ?
- Les émotions contradictoires : comment cohabitent discours politique et expression sensible des émotions ?
- La théâtralisation de l'Histoire : en quoi cette rencontre fictive sert-elle le propos dramatique de Schiller ?

Dans un second temps, on pourra proposer l'étude d'un extrait de la scène 3 de l'acte II, qui présente une délibération entre Élisabeth et ses conseillers, Burleigh et Leicester, autour du sort réservé à Marie Stuart. Ce passage met en lumière les dilemmes du pouvoir souverain, pris entre nécessité politique, justice et conscience individuelle.

À travers ce débat, Schiller donne à voir les conflits intérieurs d'une reine confrontée à la complexité de la décision politique. La lecture, suivie d'une mise en voix, permettra de nourrir une réflexion sur les enjeux suivants :

- Le dilemme du pouvoir souverain : comment Élisabeth arbitre-t-elle entre ses devoirs politiques et ses convictions personnelles ?
- Les pressions politiques et les calculs diplomatiques : comment les conseillers influencent-ils sa décision ?
- La tension entre raison d'État et conscience morale : qu'est-ce qui est juste au regard du pouvoir ? qu'est-ce qui est humainement acceptable ?

Ce travail articulera ainsi lecture, analyse et interprétation, et préparera efficacement les élèves à une réception active et critique de la représentation théâtrale à venir.

1^{er} extrait tiré de l'Acte III scène 4

MARIE

Elle se rapproche avec confiance et d'un ton caressant

Nous sommes face à face, à présent.

Maintenant, ma sœur, parlez ! Dites-moi ma faute,

Je veux vous donner entière satisfaction.

Ah, que ne m'avez-vous accordé audience

Lorsque de toutes mes forces je recherchais votre regard !

Jamais nous n'en serions arrivées là,

Ce n'est pas dans ce sinistre endroit

Qu'aurait eu lieu cette sinistre, cette malheureuse rencontre.

ELISABETH

Ma bonne étoile m'a gardée

De nourrir le serpent dans mon sein.

N'accusez pas le destin, accusez votre cœur

Noir, l'ambition dévorante de votre maison.

Il n'y avait nul conflit entre nous :

Alors votre oncle, ce prêtre orgueilleux,

Avide de pouvoir, qui porte sa main insolente

Sur toutes les couronnes, me déclara la guerre,

Ses belles paroles vous persuadèrent de vous arroger mon blason,

De vous approprier mon titre royal

De me livrer un combat à mort...

Qui n'a-t-il pas soulevé contre moi ?

La langue des prêtres, l'épée des peuples,

Les armes redoutables du fanatisme...

Ici même, dans le sein paisible de mon royaume,

Il a attisé le feu de la révolte...

Mais Dieu est avec moi, et il n'a pu se rendre

Maître du terrain... C'est ma tête

Que le coup visait, c'est la vôtre qui tombe !

MARIE

Je suis entre les mains de Dieu. L'orgueil

De votre pouvoir n'ira pas jusqu'à faire couler le sang...

ELISABETH

Qui m'en empêchera ? [...]

L'Église rompt tous les liens du devoir.

Elle sanctifie la félonie, le régicide,

J'applique les leçons de vos prêtres.

Dites ! Qu'est-ce qui me répondrait de vous

Si généreusement je déliais vos liens ?

Quel verrou m'assurerait de votre loyauté

Que la clef de Saint Pierre ne pourrait ouvrir ?

La violence est ma seule sécurité.

Pas d'alliance avec la race des serpents !

MARIE

Encore vos sinistres, vos sombres soupçons !

Vous n'avez jamais vu en moi

Qu'une ennemie, une étrangère. Si vous m'aviez

Désignée votre héritière, comme

J'y ai droit, la gratitude et l'amour

Auraient fait de moi une amie, une parente

Fidèle.

ELISABETH

C'est hors d'ici, Lady Stuart,

Que sont vos amitiés : votre maison, c'est la papauté,

Le moine est votre frère... Vous désigner

Mon héritière, vous ! Quel traître piège !

Pour que de mon vivant vous enjôliez aussi

Mon peuple, que telle une Armide rusée,

Vous preniez habilement la noble jeunesse

De mon pays dans vos filets de séductrice,

Pour que tous se tournent vers ce nouveau soleil

Et moi...

MARIE

Régnez en paix !

Je renonce à toutes mes prétentions sur ce royaume.

[...] Vous m'avez infligé le pire

Des châtiments, vous m'avez détruite à mon plus bel âge !

À présent, finissez-en. [...]

2^{ème} extrait tiré de l'Acte II scène 3

ELISABETH

Que désire encore mon peuple ? Parlez Lord Burleigh.

BURLEIGH

Il réclame

La tête de la Stuart... Si tu veux garantir à ton peuple

Le don précieux de la liberté, la lumière

Cher payée de la vérité,

Elle doit cesser d'exister... Si nous ne voulons pas

Trembler toujours pour ta précieuse vie,

Cette ennemie doit disparaître ! ... Tous les Anglais,

Tu le sais, ne sont pas de même croyance.

L'idolâtrie romaine compte encore sur cette île

Nombre d'adorateurs secrets.

Ils nourrissent tous des idées hostiles,

Leur cœur est acquis à cette Stuart, ils sont

De mèche avec les Guise,

Ennemis irréconciliables de ton nom.

Ce parti d'enragés t'a juré

Une guerre totale, une guerre à mort

Menée avec les armes traîtresses de l'enfer.

Reims, résidence épiscopale du Cardinal :

Là se trouve l'arsenal où ils forgent leurs foudres,

Là on apprend comment tuer les rois... [...] C'est

Déjà le troisième assassin qui part de là-bas,

Et, sans trêve, cet antre donne le jour

À des ennemis clandestins.

La délivrer est leur mot d'ordre, la mettre

Sur ton trône est leur seul but. [...]

Tu dois recevoir le coup, ou l'asséner.

Elle vit, tu meurs ! Elle meurt, tu vis !

ELISABETH

Lord Burleigh ! C'est une pénible charge que la vôtre.

Je sais que les motifs de votre zèle sont purs,

Qu'une sagesse véritable parle par votre bouche,

Mais cette sagesse qui réclame du sang,

Je la hais du plus profond de mon âme.

Réfléchissez à des conseils plus doux... Noble Lord

Talbot ! Dites, vous, votre opinion.

TALBOT

Tu as fait un juste éloge du zèle

Qui anime le cœur fidèle de Burleigh... Moi,

Même si cela sort de ma bouche avec moins d'éloquence,

J'ai dans la poitrine un cœur non moins fidèle.

Puisses-tu vivre encore longtemps, Reine,

Pour être la joie de ton peuple et prolonger

Pour ce royaume le bonheur de la paix.

Depuis que nos propres princes la gouvernent,

Jamais cette île n'avait connu de si beaux jours.

Puisse-t-elle ne pas payer ce bonheur au prix

De sa gloire ! Ou puissent du moins les yeux de Talbot

S'être refermés avant que cela n'arrive !

ELISABETH

Dieu nous garde de salir cette gloire !

TALBOT

Eh bien, en ce cas, tu songeras à un autre moyen

De sauver le royaume... L'exécution

De la Stuart est un moyen injuste.

Tu ne saurais rendre de sentence sur elle

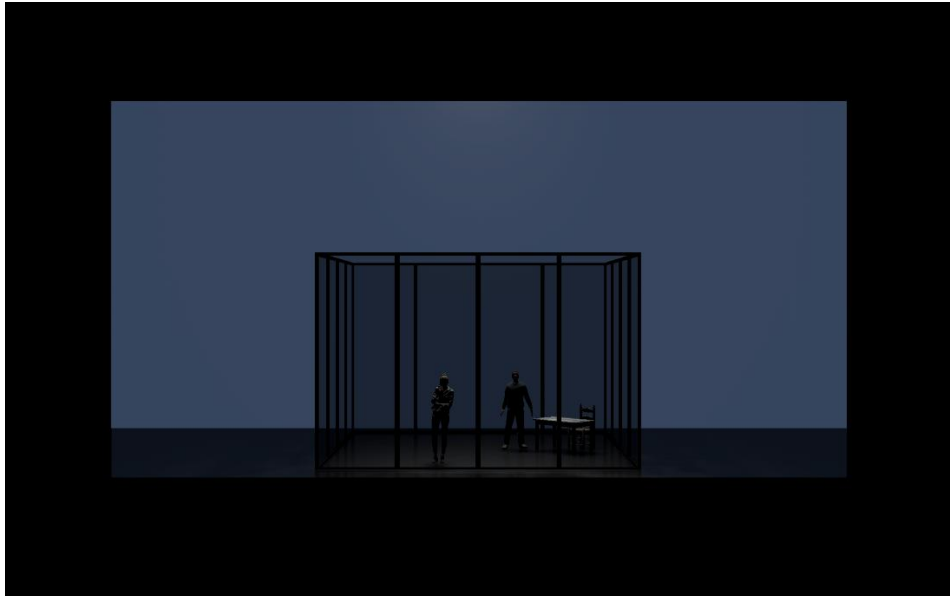
Car elle n'est pas ta sujette.

En aval du spectacle

Objectifs : exprimer un point de vue critique sur le spectacle, questionner les choix de mise en scène

Activité - Comprendre les choix scénographiques de Chloé Dabert

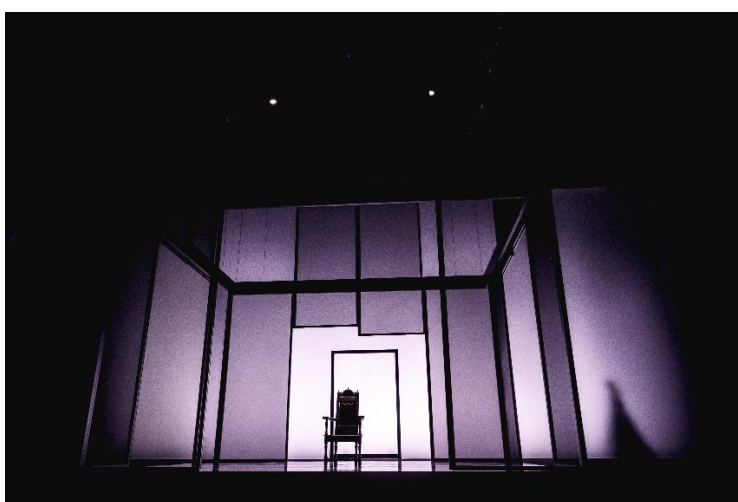
À partir des documents partagés sur le padlet, l'analyse réflexive en classe pourrait s'articuler autour de l'évolution de l'espace scénique et de sa portée symbolique tout au long de la représentation de *Marie Stuart*. Une telle réflexion permettrait d'explorer comment l'agencement de l'espace et les choix scénographiques opérés par Chloé Dabert contribuent à la construction du sens et à l'approfondissement des thématiques développées dans le spectacle.



Crédit Pierre Nouvel

Au début de la pièce, la boîte noire est habillée d'une lumière tamisée où se dessine l'ossature d'une cage aux arêtes sombres. Chaque facette de cette structure cubique, représentant la cellule de la reine déchuée Marie Stuart, est délimitée par trois panneaux modulables habillés de tulles vaporeux. Ce dispositif scénique met en évidence une opposition claire : il dessine, d'un côté, l'espace intime — dernier refuge de la souveraine destituée — et, de l'autre, le monde extérieur, menaçant et opaque, métaphore de la noirceur et du machiavélisme du royaume anglais qui la retient captive. Dans la cellule, quelques effets personnels — un secrétaire, une chaise — viennent meubler l'espace, sans parvenir à en briser la froideur. Cette pièce vide, austère et lugubre, devient le reflet de la dépossession. À l'arrière-plan, des panneaux de tulle suspendus esquissent la suite de l'appartement carcéral, prolongeant l'enfermement au-delà des murs visibles. L'absence d'ornementation souligne la chute de Marie Stuart : elle a été dépouillée de ses biens, de son titre, de son autorité souveraine. C'est la fin des fastes et des privilèges. L'étrangère franco-écossaise, autrefois reine, n'est plus que l'ombre d'un pouvoir révolu, maîtresse seulement d'elle-même. Pour achever cette dépossession, Paulet et son homme de main, Drugeon Drury, cherchent à lui subtiliser sa correspondance. Ce geste marque une volonté de réduire la captive au silence intérieur, en rompant le lien fragile qui lui permettait encore d'exprimer ses pensées les plus intimes et ses émotions. Le public, témoin silencieux, devient complice de cette manœuvre insidieuse. Et Paulet de justifier l'intrusion : « Tant qu'elle possède, elle peut nuire ». La bande-son, construite autour d'un motif répétitif de piano et de basses en quatre notes, accentue la tension dramatique. Ce grondement sourd évoque la rumeur qui se propage à travers l'Angleterre, suspendue à l'attente d'un verdict. L'arrivée de Marie Stuart sur le plateau se fait dans la discrétion : le faste royal a disparu. Vêtue d'une robe d'époque, elle tient un chapelet à la main, son seul

ornement. Qualifiée de « papiste », elle incarne la foi chrétienne et s'oppose ainsi à Élisabeth, sa « sœur » de rang. Le seul moment où Marie Stuart sort de cette cage est permis grâce à Mortimer lorsque ce dernier, à la scène 6, se prête à rêver de voir Marie Stuart sacrée reine d'Angleterre grâce à une conspiration imaginée par le cardinal de Lorraine. A la scène 7, Mortimer, le défenseur caché, s'est retiré ; le chevalier Paulet et le Grand Trésorier d'Angleterre, Burleigh pénètrent dans la geôle de la reine déchu. La disposition des corps sur le plateau forme un triangle dont Marie est le sommet. Cette géométrie traduit le tiraillement intérieur de la reine. L'échange tripartite et la mise en scène rappellent les principes du romantisme allemand, notamment ceux du *Sturm und Drang*, qui scrute l'âme humaine en quête de vérité. A la fin de cette rencontre, Marie Stuart s'échappe de l'échange et sort de la cage par le lointain. Sa silhouette se dessine derrière un cyclorama, évoquant les ombres ciselées de films d'animation de Michel Ocelot : à la fois proie en fuite et femme forte assumant son destin. Aussi déclare-t-elle lors de sa sortie : « [Elisabeth] peut permettre qu'on me tue, pas qu'on me juge [...] / Qu'elle ose paraître ce qu'elle est ». Ainsi l'ombre portée devient une ombre portante. A l'instar des prisonniers du mythe la Caverne de Platon, le spectateur quitte le monde des illusions pour, comme Marie Stuart, entrevoir la vérité.



Crédit Marie Liebig

Dans le deuxième acte, trois cloisons mobiles, voilées d'un tissu transparent, se redressent lentement, révélant un espace métamorphosé. Seule demeure la paroi du fond : le cube, jusque-là semblable à une cellule, prend désormais l'apparence d'un dais royal. L'atmosphère s'élève vers une solennité nouvelle. Une musique médiévale résonne, rythmée par le martèlement de sabots, comme l'annonce d'une arrivée attendue — peut-être celle du comte de l'Aubépine, ambassadeur de France, chargé de sceller les derniers accords d'une union royale entre les deux couronnes. Sir Davison finalise l'aménagement du lieu, tandis qu'il s'entretient avec le comte de Kent à propos d'un tournoi. Un siège en bois sculpté placé au centre du dais sur une petite estrade, capte l'attention : il est réservé à la reine Élisabeth. Par cette disposition, la mise en scène signale d'emblée l'exception que constitue son apparition. Lorsque la souveraine fait son entrée, sa silhouette tranche nettement avec celle de Marie Stuart. Elle porte une somptueuse tenue aux teintes bleue et fauve et est coiffée d'un diadème représentant des plumes de paon – symbole de magnificence, de fierté et d'autorité. Le motif oculaire des plumes, en particulier, évoque une vigilance inflexible, image d'une reine constamment sur ses gardes, protectrice de son royaume. Le dispositif scénique renforce cette centralité : Élisabeth s'adresse à ses courtisans en leur tournant le dos, tout en dirigeant son regard et ses paroles vers la salle. Ce choix de mise en scène bouleverse la dynamique du dialogue traditionnel et place les spectateurs en témoins privilégiés, sinon en sujets. Par ce geste, la reine affirme non seulement sa voix, mais impose aussi pleinement sa souveraine présence.

Après l'échange diplomatique scellant l'intention de marier la « Reine vierge » à un « royal fils de France », et le départ de l'ambassadeur, s'ouvre un entretien décisif entre Élisabeth, Talbot et Burleigh. Ce dernier, favorable à cette alliance, y voit l'occasion d'affermir le pouvoir de la souveraine. Il presse alors la reine de faire exécuter Marie Stuart, convaincu que seule sa mort garantirait la stabilité du trône d'Angleterre. Il résume sa position par une formule brutale et sans détour : « Elle vit, tu meurs ! Elle meurt, tu vis ! » Talbot, plus modéré, s'avance vers le pupitre, situé à l'avant-scène côté jardin, et exprime son désaccord. Il appelle la reine à la prudence et à l'humanité, refusant de réduire la politique à un simple calcul de survie. Cette opposition se traduit visuellement sur scène par une mise en espace symbolique : les trois personnages sont disposés de manière à former un triangle – ou une balance. Élisabeth, placée au centre, incarne le point d'équilibre. Elle écoute, observe, pèse les arguments. Ce positionnement scénique souligne son isolement et la complexité de sa décision. Elle est la seule à pouvoir trancher, partagée entre devoir politique, morale personnelle et image publique. Dans ce même acte, Mortimer, secrètement acquis à la cause de Marie Stuart, est présenté à la reine Élisabeth par son oncle Paulet. Devant la souveraine, il simule respect et loyauté, masquant habilement ses véritables intentions. Cette scène met en lumière le double jeu du personnage, pris entre apparences et convictions profondes. Mais dès le retrait d'Élisabeth, le masque tombe. Mortimer laisse éclater sa haine et son mépris : « Va, reine fourbe, reine hypocrite ! Je te tromperai comme tu trompes le monde. » Par cette déclaration, il révèle l'ampleur de sa révolte et sa volonté de renverser l'ordre établi. Seul sur scène, dans un geste audacieux et chargé de sens, il se dresse ensuite sur le trône de la reine. Ce geste symbolique traduit son désir de renverser l'autorité en place et d'imposer une autre légitimité, celle de Marie Stuart. Ce moment marque un basculement : le trône devient l'objet d'un conflit de pouvoir, non plus seulement politique, mais aussi idéologique.



Crédit Pierre Nouvel

Après l'entracte, le plateau est dépouillé de la cage qui en occupait le centre. De la fumée recouvre alors le sol, une toile aux teintes plus naturelles, où se dessinent les guérets et les nuages de la campagne anglaise, délimite le lointain et des chants d'oiseaux permettent de plonger le spectateur dans une autre ambiance : celle de la rencontre des deux reines, imaginée par Schiller. Le son du cor annonce l'arrivée de la reine Elisabeth en pleine activité de chasse. Peut-être désigne-il également l'hallali, cri poussé par les veneurs sur le point de piéger la reine Marie Stuart.

C'est vêtue d'un costume aux teintes brunes et vertes, évoquant la nature et une forme de force terrestre, qu'Élisabeth fait son entrée. Sur le plateau, un rectangle lumineux blanc se dessine, évoquant une lice ou un ring : un espace de confrontation symbolique où les deux reines vont s'affronter verbalement. La tension est à son comble. Ce face-à-face,

sans compromis, prend la forme d'une joute oratoire où chaque souveraine tente d'imposer sa vérité. Dans cette scène, Schiller donne toute sa mesure à l'esthétique du *Sturm und Drang* : les émotions sont vives, contrastées, presque explosives. Marie Stuart, en particulier, traverse une large gamme de sentiments — entre crainte, fierté blessée, respect forcé et colère déchaînée. Elle finit par lancer à Élisabeth, telle une gifle, cette invective cinglante :

*« Le trône d'Angleterre est profané
Par une bâtarde, les Anglais au noble cœur
Sont trompés par une comédienne roublarde
Si le droit régnait, c'est vous qui seriez
À mes pieds dans la poussière, car c'est moi votre roi. »*

Par ces mots et surtout l'usage du mot « roi », Marie affirme sa légitimité et inverse symboliquement les rapports de pouvoir. Elle revendique l'autorité suprême au-delà de son genre et apparaît comme une figure forte, passionnée, intransigeante, même au bord du gouffre.

Peu après la sortie de la reine Elisabeth, Marie se trouve en présence de Mortimer qui lui annonce, à tort, que son bras a eu raison de la tête de la souveraine d'Angleterre. Ce retournement dramatique installe un nouveau rapport de force: Mortimer, se présentant comme le bras vengeur de Marie, cherche à obtenir ses faveurs en échange de son prétendu acte héroïque. La scène bascule rapidement dans une tension extrême. Mortimer, animé par une pulsion brutale, tente de contraindre Marie Stuart, mêlant désir de reconnaissance et violence physique. Ce moment, marqué par une tentative d'emprise, évoque une agression sexuelle où l'homme loyal se transforme en prédateur. L'intervention salvatrice de Hanna Kennedy interrompt ce forfait, redonnant à Marie un souffle de liberté. Celle qui s'était montrée forte face à Élisabeth apparaît ici profondément vulnérable. Dans ce climat oppressant, la fuite s'impose comme son seul recours.

L'acte IV plonge le spectateur dans un univers feutré, propice aux intrigues et aux subterfuges. La cage réapparaît alors, symbole central de l'enfermement. Cette fois, elle prend la forme du palais de la reine d'Angleterre, où défilent les courtisans, chacun cherchant à influencer la souveraine et à précipiter la sentence contre Marie Stuart. Le spectateur en vient à se demander si la reine Élisabeth elle-même n'est pas prisonnière de son statut, comme en témoigne son monologue à la scène 10, dans lequel elle déclare :

*« Quand pourrais-je être libre sur ce trône ?
Je dois respecter l'opinion, pour obtenir
Les éloges de la foule, je dois donner raison
À une plèbe qui n'aime que les imposteurs »*

Les roulements de tambour résonnant sur le plateau, évoquant une émeute fomentée par les catholiques, intensifient la tension dramatique de l'instant. Ces sons prennent une dimension quasi symbolique : ils s'apparentent alors à une voix souterraine, pressante, qui somme Élisabeth de sceller le destin de Marie en signant le verdict de trahison qui la condamne à l'échafaud.

Dans le dernier acte, le spectateur retrouve la cellule déjà aperçue au début de la pièce. Cette fois, elle est transfigurée : sur le secrétaire, une dizaine de cierges disposés par les caméristes de Marie Stuart - toutes vêtues de mantilles et de robes noires- l'illuminent. Cette mise en scène renvoie à la fois à la solennité du rite funèbre chrétien et à une ultime manifestation du pouvoir symbolique de la reine déchu. Dans l'attente de sa mort, Marie retrouve une

forme de souveraineté spirituelle. Elle est désormais parée d'une somptueuse robe rouge, couleur du deuil liturgique dans la tradition catholique, dont seul le pape a conservé l'usage. Le rouge, associé à la fois au sang, à la passion et à la royauté, est également la couleur de l'Esprit Saint, du sacrifice du Christ et du martyre. Marie Stuart semble alors élevée au rang de martyre politique et religieuse. Entourée de ses fidèles, elle évoque une figure christique marchant vers le Golgotha. Les panneaux de tulle qui formaient la cage sont alors relevés : l'emprisonnement touche à sa fin. La mort devient ici synonyme de délivrance et de résurrection, en accord avec la foi chrétienne. Dans la scène 9, Marie quitte la cage pour prononcer une prière, véritable acte d'absolution et d'élévation spirituelle. Sa sortie de scène correspond symboliquement à son trépas.

C'est alors que la reine Élisabeth réapparaît. Elle attend désormais l'annonce officielle de l'exécution de celle qui fut sa rivale. Progressivement, les personnages qui l'entouraient — Shrewsbury, Burleigh Leicester — l'abandonnent. La cage se referme, les pans de tulle redescendent. Le pouvoir, qui la plaçait au sommet, devient sa prison. Le palais, lieu de domination, se mue en geôle. Élisabeth, victorieuse politiquement, se retrouve tragiquement seule, enfermée dans sa propre autorité.

Activité – Produire un texte théâtral et le mettre en voix

À la manière de Schiller dans *Marie Stuart*, les élèves pourront être amenés à écrire un monologue théâtral inédit dans lequel la reine Élisabeth Ire exprime sa solitude face au pouvoir. Il s'agira d'imaginer ce qu'elle pourrait dire, seule, juste avant l'annonce de l'exécution de Marie Stuart.

Pour préparer les élèves à cette activité d'écriture, l'enseignant pourra rappeler la situation d'Élisabeth dans l'acte V de *Marie Stuart*, les enjeux de la décision qu'elle prend (faire exécuter Marie), ainsi que le motif récurrent de la solitude liée à l'exercice du pouvoir.

Après une lecture à voix haute d'un extrait de la scène 10 de l'acte V, l'enseignant proposera, à l'oral ou sous forme de prise de notes collective au tableau, d'analyser :

- le ton du monologue (solennel, douloureux, amer, inquiet...) ;
- les thèmes présents (l'isolement, l'image publique, le poids de la décision, le conflit intérieur, le rôle de femme dans un univers masculin) ;
- les différentes formes d'adresses possibles dans un monologue (à soi-même, à un conseiller absent, à Marie Stuart, au peuple, à Dieu...)

L'enseignant proposera ensuite le sujet suivant à ses élèves :

Imaginez un monologue inédit d'Élisabeth Ire, seule dans ses appartements, la nuit précédant l'annonce officielle de l'exécution de Marie Stuart. Elle se livre sur ce qu'elle ressent : son isolement, ses doutes, sa peur, sa colère ou encore sa lucidité.

Après rédaction, les élèves volontaires pourront mettre en voix leur monologue.

L'enseignant accompagnera les lectures d'un court retour sur l'interprétation vocale et les intentions du texte. Ces lectures amèneront éventuellement une discussion collective sur les différentes visions d'Élisabeth qui auront émergées et sur l'image du pouvoir qui en ressort.

Activité - Forum du pouvoir : Les femmes peuvent-elles gouverner autrement ?

Les élèves pourront participer à un forum réflexif organisé comme une conférence-débat fictive, intitulée :

« *Les femmes peuvent-elles gouverner autrement ?* »

Des personnages historiques et fictifs (issus de la pièce *Marie Stuart*, mais aussi de l'histoire ou de l'actualité) seront convoqués pour représenter différentes visions du pouvoir féminin.

L'enseignant répartira les élèves par groupes de 3 à 4. Chaque groupe reçoit une carte personnage à incarner lors du débat :

Exemples de personnages :

- Élisabeth Ire (*le pouvoir politique, la stratégie, la solitude*)
- Marie Stuart (*le pouvoir sacrificiel, religieux*)
- Catherine de Médicis (*le pouvoir de l'ombre, l'influence*)
- Simone Veil (*le pouvoir humaniste, la réforme*)
- Angela Merkel (*le pouvoir rationnel, technocratique*)
- Jeanne d'Arc (*le pouvoir mystique, guerrier*)
- Une femme chef d'État fictive ou contemporaine
- Un citoyen(ne) moderne (féministe, historienne, etc.)

Chaque groupe préparera une prise de parole argumentée de 2 à 3 minutes, dans laquelle il défendra une vision du pouvoir exercé par les femmes, à travers le personnage attribué. Cette intervention devra répondre à la question centrale du débat :

« *Les femmes exercent-elles le pouvoir différemment des hommes ?* »

Et si oui, cela les rend-il plus ou moins légitimes ? »

Les personnages interviendront à tour de rôle, puis un échange libre s'engagera entre eux, favorisant les interpellations, les contradictions, les alliances ou les oppositions.

En conclusion, les élèves quitteront leur rôle pour un "retour au réel" : chacun sera invité à réagir en son nom propre, afin de partager son point de vue personnel sur la question du pouvoir au féminin, à la lumière du débat et de la pièce *Marie Stuart*.